

VENTE

34, Rue Tupin
LYON

L'Avant-Garde

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

LA BONNE NOUVELLE

BOITE

92, Rue Mercière
LYON



ABONNEMENTS : Un an, 10 fr. ; trois mois, 2 fr. 50 c. — Au Bureau des journaux, 34, rue Tupin, Lyon.

Nous donnons aujourd'hui notre première Physiologie musicale : La FANFARE LYONNAISE.

Notre intention est de réunir en une élégante brochure les études artistiques que nous publierons successivement dans l'Avant-Garde. Cette brochure sera envoyée, à titre gracieux, à toutes les Sociétés qui auront eu l'honneur de l'insertion.

MENUS PROPOS

D'UN

FRANC-TIREUR

L'événement de la semaine a été, chez nous, le sermon de charité du R. P. Hyacinthe, prêché dans la basilique de Saint-Jean, en faveur de nous ne savons quelle œuvre de charité.

La recette — c'était là le point — a été plantureuse. A dix francs les premières places, cinq les secondes et trois l'entrée dans l'église, on a fait pleine chambrée. Du reste, la réclame avait été lancée avec une profusion et une habileté dignes de Rossignol-Rollin.

Le virtuose de la parole a été, nous assure-t-on, fort remarquable par son talent et même sa hardiesse. Il a touché à des sujets et émis des appréciations que nous autres, pauvres journalistes de moins que de deux liards, — puisque nous ne sommes pas timbrés, — n'osions nous permettre.

Il a lancé, par-ci par-là, quelques traits aiguisés d'un certain libéralisme clérical, — libéralisme non avenu pour nous qui savons ce qu'en vaut l'aune et comment ces messieurs comprennent le libéralisme et surtout le pratiquent. — Toutefois, cela a déçu au chef du diocèse, qui aurait pris l'engagement, vis-à-vis de sa camarilla, de ne plus jamais laisser prêcher à Lyon le P. Hyacinthe. Jamais ? c'est bien long, monseigneur ! C'est un propos de jeune homme que vous avez tenu là !

Vous savez comme tout le monde que le soldat qui a frappé l'Oint du Seigneur à coups de sabre-baïonnette, le soir du Mardi-Gras, a été mis hors de poursuite après enquête des autorités judiciaires et militaires.

Le prêtre en question est l'aumônier de l'Institut des Frères. C'est lui qui dirige les consciences de ces jeunes instituteurs appelés à former l'esprit et le cœur des enfants du peuple. La chose, vous le comprenez, est pleine d'intérêt pour nos lecteurs. Nous savons ce qui est advenu du soldat... Eh bien, et M. l'abbé?...

Et notre lycée? M. Duruy ne veut donc pas s'occuper des réclamations que les parents lui adressent au sujet



UN PÈLERINAGE AU TOMBEAU DE MOUTON DUVERNET

Nos lecteurs n'ont pas oublié le roman historique que nous leur avons promis, et dont Mouton Duvernet sera le principal personnage. Avant d'en commencer la publication, nous avons voulu mettre devant tous les yeux ce qui reste de cet homme si digne d'admiration.

Donc dimanche, toute la rédaction lyonnaise de l'Avant-Garde accompagnait à Loyasse notre ami Frantz, qui désirait relever un croquis exact du tombeau de notre héros. C'est simple, c'est triste même, quand on voit cette pierre déserte, entourée d'une lourde et commune barrière en bois (1), on éprouve un frisson glacial ; l'inscription contient ces mots : PAR SA VEUVE, faut-il croire que sans ce dernier trait de pitié conjugale, cette victime de la folie jurée n'aurait pas la moindre eroix qui apprit au passant dans quelle terre il repose ?

(1) Cette barrière a été supprimée dans le dessin.

On rencontre sur toutes les faces du monument de nombreuses inscriptions au crayon, la plupart illisibles ; ces naïves marques de sympathie ou d'indignation sont précieuses pour l'histoire ; aussi avons-nous copié scrupuleusement tout ce qu'il nous a été possible de lire.

Du côté où se trouve la légende, on remarque que le mot « MORT » a été gratté et gravé à nouveau, car il est dans un creux de près de trois millimètres ; aujourd'hui encore, il a presque entièrement disparu sous des traits profonds pratiqués avec un couteau ou un autre instrument pointu.

Au-dessous on a écrit à la main ces mots dont nous respectons l'orthographe :

asasiné
un vieux soldat.

Sur la face opposée les inscriptions sont plus nombreuses et plus expressives, en voici deux :

A la Mémoire de Mouton
assiné par ces infâmes (ici un mot illisible)
et regretté par tous les soldats
des Compagnies de son Bataillon

tué par des canailles
de royalistes

très-regretté de tous les
braves français

Ces quelques lignes tracées par des mains obscures, valent tous les éloges.

... Mais une demi-heure s'était écoulée, le dessin était fait et nous quittions le cimetière par une pluie battante.

Le Secrétaire de la Rédaction.

de l'encombrement de certaines classes où le professeur a trop d'élèves sur les bras pour les soigner convenablement ?

Ce qu'on dit, est-il vrai ? Que le ministre, rebuté, écœuré par l'esprit clérical et Vincent-de-Pauliste dont le personnel de notre grand établissement d'enseignement secondaire s'est imbibé renoncerait à rien faire pour remédier à cet état de choses, estimant qu'il y aurait trop à modifier et qu'il ne faut pas besogner par demi-mesures ?...

L'avenir nous apprendra si les bruits sont exagérés. Nous attendrons, mais sans perdre l'affaire de vue.

Et ces bons burgraves du conseil d'administration des hospices de Lyon, vont-ils bientôt céder à la pression de l'opinion publique qui, au nom du bon sens, de la logique, du sentiment d'humanité, les adjure de s'adjointre des capacités médicales, seules compétentes en matière d'hygiène hospitalière ?

M'est avis qu'ils portent un peu trop allègrement le fardeau de la responsabilité des vingt-cinq mille malades que la misère envoie, bon an mal an, s'étendre sur leurs grabats.

M'est avis qu'ils pourraient, sans faillir au mandat de leurs légataires bienfaiteurs, en assister quelques-uns à domicile, en respectant les liens de la famille dont l'hôpital et l'hospice surtout est un dissolvant.

M'est avis qu'ils feraient bien de s'entendre sur ces choses avec le corps médical lyonnais, si éclairé, si libéral.

M'est avis enfin, qu'ils devraient avoir l'épiderme un peu moins délicat.

Il y a quelque temps, le Journal de Médecine, par la plume spirituelle de M. Diday, se permet de railler très-bénignement l'usage suranné et le nicatural d'affubler d'une robe noire digne des matussiers de Molière les Majors des hospices dans l'exercice de leurs fonctions.

Le lendemain la rédaction reçoit une majestueuse missive courroucée et émanant de l'administration des hospices, qui déclare qu'elle se désabonne...

Le journal de la citoyenne Chanoine reproduit une partie du scandaleux article... Crac ! A l'instant, l'administration des hospices annonce à ladite citoyenne qu'elle lui retire l'impression de ses modèles, affiches et registres !

En vérité, ce n'est pas plus b... urgrave.

Continuation de la litanie Piétri dans le Gaulois. quinze bienheureux budgétivors nouveaux ont été dénichés par notre confrère. Voilà des litanies qu'on ne récitera jamais dans la principauté de Monaco où le Souverain vient de supprimer les impôts, et, partant, le budget, et d'où, par conséquent, les saints budgétivors sont exclus.

GUILLOT.

Feuilleton de l'Avant-Garde

LES AMORCES DU MARIAGE

ON DEMANDE UN MARI POUR DE BON.

Léocadie, — joli nom, hein ! — Léocadie est l'enfant gâtée d'une portière élevée à la dignité de logeuse en garni. A l'âge de 18 ans, fille encore, elle était le plus appétissant alléchoir pour pincer au traquenard messieurs les étrangers que sa mère racollait sur le pavé en quête d'un oreiller en location.

Les mignardises de l'alléchoir, ses amorces émoustillantes et surtout les promesses pleines d'espérances de ses beaux yeux, — promesses à courte échéance, — réussissaient à merveille à fixer l'oiseau passager sur le perchoir maternel au mois ou à la nuit.

Au nombre des passereaux fidèles à la pipée de la vicille logeuse, se trouvait, il y a quelques

années, un certain insulaire de... Gérolstein, si vous voulez, qui répondait au nom de Malococo. Il était titulaire d'un emploi qui nécessitait l'usage fréquent d'un timbre aux armes officielles de... Gérolstein. De la fortune, il en avait suffisamment pour faire assez bonne figure dans le monde. Mais, hélas ! il était marié et père d'une pousinée de mioches provenant de douze couvées différentes.

C'était une belle proie pour la maman-logeuse, car le cher homme était encore d'une verdure qui promettait une grande facilité de tentations. Certes, les amorces affriandantes de Léocadie avaient souvent mis sa gourmandise à l'épreuve, mais il s'était toujours tiré d'embarras par des petits cadeaux précieux à l'amitié. Et, selon l'effet naturel des petits cadeaux, ils réussirent à entretenir un sentiment tout platoniquement moral dans le cœur du... Gérolsteinois... Mais, ô mon Dieu ! entretenir une amitié hermaphrodite, c'est aussi dangereux qu'entretenir une fille ; ça finit toujours par une sottise !

Le pauvre diable devint amoureux stupide de Léocadie... Mais il était honnête homme, et,

quoique fort bon coq encore, il eut la vertu spartiate de rester fidèle à la poulette conjugale à laquelle il devait ses douze couvées de poussins... Et puis, — fallait-il qu'il fut amoureux ! — il croyait à l'innocence de Léocadie, et il appuya sa foi naise par un cadeau de nabab... puis annonça son départ.

C'en était trop ; les écluses lacrymales de Léocadie crevèrent la bonde.

— Vous dire adieu ! un an sans vous revoir, ô mon ami !... Et, quand vous reviendrez, il m'interdira sans doute nos entretiens du soir.

— Qui, IL?... Que voulez-vous dire, ma belle enfant ?

— Hélas ! ma mère veut me marier !

La carotte était de taille.

— Vous marier ! vous !... quand j'espérais !...

— Quoi ?... qu'espérez-vous donc, bon ami ?...

— Rien... si... oui... non... Ah ! tenez, il vaut mieux tout vous dire que d'avoir à redouter cet affreux mariage dont vous me menacez !...

Léocadie, je vous adore... et je voudrais pouvoir... mais je ne suis pas libre... et pourtant...

j'espérais... j'espérais... que vous attendriez que le monstre ait accompli son œuvre de mort !... Ma femme... ma femme est perdue ; la Faculté a marqué l'heure de sa délivrance et l'instant de ma liberté... Trois mois au plus et... le polype qui la rongea aura aspiré son dernier soupir... Attendez-moi, Léocadie... attendez-moi !

Et il partit... Elle avait promis d'attendre.

Trois mois plus tard, trois mois presque jour pour jour, la logeuse reçut la lettre suivante :

« Madame,
« Monsieur Malococo et sa famille ont la
« douleur de vous faire part de la perte, etc.,
« etc... »

Suit la formulé de rigueur.

Bref, il était veuf.

Mais, au bas de cette circulaire, Malococo avait ajouté à la plume un post-scriptum mirobolant, splendide et... joliment en situation, donc !

« P.-S. — Madame, M. Malococo a l'honneur

de vous demander la main de Mademoiselle Léocadie, votre charmante fille, dont le contentement lui est assuré. Il partira pour Lyon aussitôt ses devoirs accomplis, et le mariage pourra avoir lieu dans le délai que d'ici gnera fixer celle dont le souvenir ne l'a jamais quitté. »

Le délai fut court... La couturière le fixa elle-même.

Enfin, Léocadie devint Madame Malococo et fit son entrée au foyer conjugal, situé dans la ville de... Elle y apporte la discorde, la haine, l'amour, le désespoir et la mort.

Tous les petits poussins, en souvenir de la tendresse de leur mère défunte, s'entendirent comme autant de conspirateurs pour saper l'influence de la marâtre qui venait sitôt s'emparer de la couche à peine refroidie de celle qu'ils pluraient encore. Cet intérieur, jadis si paisible et si harmonique, devint un enfer de querelles, d'injures et de coups.

Le Malococo, placé entre ses doubles devoirs

LA BONNE NOUVELLE

Un ancien rédacteur de l'Ami du peuple, un Lyonnais, organise dans les environs de Paris un vaste établissement d'éducation — et d'instruction pour les jeunes filles.

Les parents n'auront pas à craindre que leurs enfants y rencontrent des mères fouteuses.

Aucun culte ne sera imposé aux enfants, dont l'éducation religieuse sera réservée aux parents.

Dès que le local aura été choisi, nous parlerons plus longuement des vues de M. Roima Joanny qui se propose d'apporter des améliorations radicales dans l'enseignement.

Il n'est que temps en effet de rompre avec les traditions des couvents et des séminaires, auxquelles l'Université a eu le tort de se soumettre jusqu'ici. M. Rama fera de ses élèves des femmes capables de diriger la maison de leur mari, et en même temps il les rendra aptes à comprendre et à partager leurs aspirations. Chez lui, le catéchisme et l'histoire sainte cesseront d'occuper le premier plan. La raison seule présidera aux cours des professeurs qui, dès lors, n'auront pas besoin de punitions corporelles pour obtenir une hypocrite obéissance.

Aussi applaudissons-nous vivement à l'entreprise éminemment salutaire de M. Rama Joanny, et nous ne saurions douter que le succès soit réservé à sa persévérance.

II. V.

QUITTANCE ET CONFESSION

S'il est une chose au monde qui me fasse franchir le pôle nord de la stupéfaction, c'est bien certainement d'entendre répéter tous les jours que nous vivons dans un siècle d'athéisme, de scepticisme et d'impiété, alors que, de toutes parts, surgissent, à chaque instant, des exemples extraordinaires de la ferveur la plus intense et de la foi la plus largement développée.

Il y a peu de jours encore, un simple propriétaire belge édifiait les âmes dévotes par la fermeté de ses convictions et étonnait l'Europe entière par l'ingéniosité de son zèle religieux.

L'Opinion d'Anvers raconte en ces termes ce fait digne d'être inscrit en lettres d'or sur le livre de l'histoire du Catholicisme :

« Une singulière affaire a été plaidée jeudi matin au tribunal civil d'Anvers. Un propriétaire après avoir loué, d'après le demandeur, sa maison à celui-ci, la lui aurait refusée sous prétexte que le demandeur avait épousé une femme divorcée et vivant à l'état de péché mortel permanent. Le tribunal statuera prochainement. »

Le pieux exemple donné par ce saint homme, va sans aucun doute être suivi par les propriétaires bien pensants de toute la chrétienté, et, avant qu'il soit longtemps, quand une dame du monde plus ou moins grand se présentera dans un immeuble et demandera à louer le premier au-dessus de l'entre-sol, ce dialogue s'établira entre elle et le concierge.

— Quel est le prix de l'appartement ?
— 2,400 fr., Madame. Madame est bonne catholique, n'est-ce pas ?

— Certainement, mais pourquoi cette question ?

— Nous ne louons pas aux hérétiques. Oh ! notre maison est bien tenue ! Mais du moment que madame est catholique je puis traiter avec elle et si madame veut bien me permettre de lui faire connaître le règlement de la maison...

— Parlez, je vous écoute.

— Voici, madame : — pas de chiens, de chats, de perruches, de piano, ni d'enfants ; entendre la messe tous les dimanches ; communier tous les mois ; faire maigre les vendredis et samedis ; jeûner aux Quatre-Temps ; observer le Carême et donner vingt francs par mois pour le denier de saint Pierre.

— C'est une plaisanterie, je pense, conduisez-moi au propriétaire.

Chez le propriétaire, la scène changera :

— Voyons, mon enfant, dira celui-ci, soyez franche avec moi comme avec votre confesseur ; êtes-vous en état de péché mortel ?

— Monsieur, cette question...

— Vous avez le regard lascif ; vous devez être luxurieuse.

— Vous m'insultez, monsieur, je suis une femme honnête.

— Là, là ! Calmez-vous, mon enfant. Eh ! mon Dieu ! j'en suis bien convaincu que vous êtes une femme honnête, mais le juste lui-même pêche sept fois par jour ! Voyons, descendez en vous-même, fouillez dans votre conscience et dite moi si vous n'avez pas une action, une pensée, à vous reprocher. On n'est pas parfait, n'est-ce pas et moi-même qui vous parle, j'ai bien par-ci par-là mes petites imperfections.

— Est-ce une gageure, Monsieur ?

— En aucune façon, mon enfant, seulement je ne loue mes appartements qu'aux âmes pures, aux fidèles en état de grâce et si vous ne pouvez produire, le jour du terme, un billet de confession daté de la veille, il est inutile de faire apporter vos meubles.

Grâce à l'encouragement que le clergé ne manquera pas de donner à cette innovation, il y a cent à parier contre rien que le commerce ne tardera pas à nager dans les eaux... bénites du dévotieux propriétaire anversoïse ; nos ménagères ne pourront plus, alors, acheter un quart de beurre ou une botte de poireaux sans produire un certificat de bonnes vie et mœurs, et, quand nous entrerons dans un bureau de tabac pour choisir un londrès bien sec, la buraliste nous priera de réciter un acte de contrition sincère en allongeant nos vingt-cinq centimes sur le comptoir.

Les spéculateurs sans préjugés, qui font des fortunes rapides en liquidant à perte tous les trois mois, oseront seuls rompre en visière aux usages reçus, et, saisissant cette occasion nouvelle d'emboucher les cornets à bouquin de la réclame, ils feront afficher sur les volets de leurs boutiques, en lettres hautes de trois pieds, ces mots à sensation : — 50 % de rabais. — Liquidation forcée

de un million de marchandises. — Vente aux pêcheurs endurcis.

Il est vrai que ces farceurs de la draperie n'attraperont, comme d'habitude, que les niais et les badauds ; la conscience publique fera, heureusement, prompt et bonne justice de leur misérable moyen de publicité ; le commerce respectable ne voudra pas tremper dans ces transactions honteuses et criminelles, et, quand une maison sérieuse voudra s'attirer la confiance de la partie honnête de la population, elle fera insérer à la quatrième page des journaux bien pensant une annonce ainsi conçue :

MAISON DU GRAND SAINT SOSTHÈMES.

Exposition publique des marchandises de la saison d'été. Ouverture d'un nouveau rayon de dentelles.

UN CONFESSEUR EST ATTACHÉ A L'ÉTABLISSEMENT.

MARIUS GÉRARD.

DIXIÈME SORTIE EN TIRAILLEUR

Un nouveau système de chemin de fer vient d'être découvert. Il paraît on ne peut plus avantageux comme vitesse ; ainsi, on pourra aller de Paris à Lyon en 50 minutes, à Marseille en une heure et demie. Par exemple ce chemin de fer s'emporte facilement ; et si l'on veut se rendre de Paris à Asnières, on sera obligé de marcher à reculons.

J'attends le système à la première rencontre de trains, avec une parcellle vitesse se sera intéressant.

Oh ! nous allons bien en fait de découvertes.

S'il est une fleur charmante, une fleur plaisant à tous par son parfum et sa beauté, c'est à coup sûr la rose. On l'a surnommée la reine des fleurs et l'on a eu raison : la rose se voit dans les cheveux de la grande dame et à la boutonnière de l'ouvrier ; la rose est à la fois aristocratique et plébéienne. Eh bien ! il s'est trouvé un homme, un malheureux horticulteur qui a consacré dix ans de sa vie à taquiner des rosiers. Il les a hâchés, abimés, érinés, greffés, et tout cela pour leur faire produire quelque chose d'inouï, d'insensé : une rose qui sent mauvais ! Oui, mesdames, nous avons maintenant la rose qui infecte.

Une jeune fille me disait un jour : L'odorat est le plus vilain des sens ; je donnerais bien toutes les bonnes odeurs pour ne pas sentir les mauvaises !

Maintenant nous avons une mauvaise odeur de plus. Si ce monsieur avait donné un fumet désagréable à quelque chose ne sentant rien, passe encore ; mais changer le bon en mauvais, quand il lui était si facile de rester tranquille. Décidément cet homme est un malfaiteur ; il faut l'arrêter.

Allons, mon bon monsieur, pendant que vous y êtes, attaquez-vous à tout ce qui est beau, à tout ce qui est gentil, à tout ce qui est adorable. Faites que les oiseaux des bois chantent faux et que toutes les femmes naissent bossues, après cela on vous guillotinerait et vous ne l'auriez pas volé.

Voyons, voyons.

Il vient de s'engager en Amérique, à New-York, je crois, un procès assez singulier. Une petite dame, actrice très-sérieusement goûtée, est accusée par un journaliste du crû de s'être fait tourner les cheveux en roux.

Voyons, voyons, voyons.

La petite dame attaque le journaliste devant le tribunal de l'endroit, et il est nommé trois experts chimistes chargés de reconnaître si les cheveux incriminés sont d'un roux naturel ou d'un roux artificiel. A l'heure présente, les experts ne se sont pas encore prononcés, mais...

Voyons, voyons, voyons.

J'ai vu, il y a deux ou trois ans, Mlle Thompson à Paris, où elle chantait à l'Eldorado, avec un petit accent américain qui n'était pas du tout désagréable. Eh bien ! sur mon âme et conscience, ses cheveux étaient alors d'un blond flâsse, mais flâsse...

Il paraît que l'on vient de perfectionner le Chassepot ; cela m'est bien égal, et à vous ?

Les armes à feu me sont carrément antipathiques, et je n'ai jamais pu en manier une seule avec succès.

Un de mes oncles, chasseur émérite, avait juré de faire de moi un Nemrod présentable. Il m'instruisit de son mieux, et en chasse il m'amenait le gibier entre les jambes. Je n'osais pas tirer ; ça me faisait de la peine et je ne lâchais mon coup de fusil que quand l'animal était hors de portée. Une fois pourtant, vous le croirez si vous le voulez, une fois je tuai un lièvre. C'est le seul acte criminel de ma vie, et je m'en repens sincèrement. Mais une pensée me console, je suis aussi peu sanguinaire que je suis maladroit, et dans mes nuits d'insomnie, je me dis que si j'ai tué ce malheureux lièvre, c'est qu'il l'a fait exprès !

Voici un prospectus que l'on m'a donné hier ; je le copie dans son entier en observant l'ordre et la marche :

AUX OUVRIERS :
RIEN POUR RIEN
MAIS
BEAUCOUP POUR PEU DE CHOSES.

ACHETEZ
et comparez,
ET CHEZ VOUS VOUS DIREZ :

J'ai vu des chevaux déferés, des ânes débités, des chiens à poils ras, des chats indécents, des grenouilles sans queue, des tigres apprivoisés, des femmes qui ne s'étaient pas, des moutons à cinq pattes, des hommes qui embrassaient leur femme, des femmes qui embrassaient leur mari !

J'ai vu des bouches trop fendues, des oreilles trop longues, des nez trop gros, des bouteilles trop petites, des verres trop grands, des chanteuses trop maigres, des journalistes trop bêtes !

J'ai vu le soleil, la lune, les étoiles, la pluie, et même la neige !

MAIS JE N'AI JAMAIS VU DE
CHAUSSURES
aussi bonnes et à si bon marché
QUE.....

Le reste serait de la réclame. C'est égal, après celui-là il faut tirer une croix.

Un acteur a reçu l'autre jour d'un de ses amis une carpe pesant douze livres. Aussitôt il invite le ban et l'arrière-ban de ses connaissances à venir dévorer ce monstre. Le festin fut splendide, l'animation extraordinaire ; mais l'enthousiasme atteignit son apogée quand la carpe entra !

A propos de carpe, vous savez ou vous ne savez pas que depuis quinze jours Paris manque de poissons de mer. Les tempêtes récentes ont empêché les pêcheurs de prendre le large, et l'on se désole ici avec raison.

Un restaurateur me disait hier :
— Comprenez-vous cela, en plein Carême, être obligé de payer la marée chère !!

JACQUES HURET.

OMBRES CHINOISES

Dame censure vient d'interdire à Gill la reproduction de tous les animaux de la création, comme pouvant donner lieu à des comparaisons peu flatteuses... pour ces derniers.

On annonce comme devant paraître très-prochainement chez l'éditeur Dentu, une virulente brochure contre la « peine de mort » attribuée à M. Forcade de la Roquette.

Que Son Excellence M. le ministre de l'intérieur soit partisan de l'abolition de la peine de mort, cela se comprend ; car si l'échafaud était à jamais renversé, ce ministre deviendrait inamovible, puisqu'on ne pourrait plus faire monter personne à la place de la Roquette.

M. Veillot et le père Hyacinte vont fonder une gigantesque table d'hôte en vue des provinciaux qui voudraient suivre le Carême à Paris.

En guise de hors-d'œuvre, M. Veillot improvisera un chapitre des Odeurs de l'Univers.

Entre le fromage et la poire, Thérèse mimera, pour la première fois, le pied qui r'mue.

Le pape publiera incessamment une lettre encyclique, pour interdire l'usage des tortures dans les écoles chrétiennes.

On se préoccupe de plus en plus des fosses nouvelles que M. Haussmann fait creuser à Méry-sur-Oise.

Qui prend le train ?

Le bruit court que M. le baron Darricau serait prochainement nommé chambellan.

Si le fait est vrai, M. Darricau ne pourra plus se montrer à l'Opéra, car, avec un nom comme le sien et une clef dans le... dos, il pourra lui arriver souvent de siffler sans le vouloir.

A Ω

PHYSIOLOGIES MUSICALES

FANFARE LYONNAISE

(Société d'amateurs.)

Fondation : 1857.

Autorisée par arrêté préfectoral du 18 septembre 1857.

Directeur : J. LUIGINI,

Né à Modène, le 19 Juin 1822.

Sous-Directeur : C. MONET.

ÉTATS DE SERVICES

Succès :

1857. — CONCOURS DE DIJON. — PRIX DE L'EMPEREUR (Ce prix est donné comme prix de soliste, la société ne comptant pas encore le temps ré-

de père et d'époux, ne recueillit de son intervention que l'inimitié de ses enfants, qui abreuvaient à plaisir d'un mépris insultant celle qui, par son passé, outrageait la mémoire de la défunte.

L'ainé des poussins, beau jeune homme de 22 ans, qui avait deviné les convoitises de Léocadie à l'endroit de la fortune de Malococo, à laquelle elle avait déjà fait une brèche assez large, par un testament obtenu en sa faveur, l'ainé fut jugé par l'adroite marâtre comme le plus dangereux et celui qu'elle devait combattre et réduire à l'impuissance par le bannissement paternel.

Voici comment elle s'y prit :

Elle l'amorça à merveille, le circonvinrent de toutes façons, l'amadoua par des soins tout particuliers, exalta ses qualités, l'englua avec de félines chatteringes, joua de la prunelle et feignit cauteleusement les soupirs étouffés d'une passion désespérée, violente, mais douloureusement comprimée. Elle manœuvra si bien que le pauvre garçon tomba éperdument amoureux d'elle et en devint presque idiot.

C'est là qu'elle avait voulu l'amener. Alors elle simula si jésuitiquement les tortures morales de l'amour partagé, que son innocente dupe se sentit enhardi au point de risquer timidement un aveu en se roulant à ses pieds qu'il arrosait de ses larmes amères en les couvrant de baisers.

Malococo, comme le spectre de Banco, apparut sur le seuil de la porte, foudroyant de sa malédiction ce fils dénaturé qui poussait l'égarement jusqu'à vouloir souiller l'honneur paternel par un inceste monstrueux.

Léocadie avait ménagé cette petite saynnette de tragédie.

Le pauvre jeune fou, éperdu, terrifié, s'élança vers la porte de sortie et s'enfuit ivre de honte, bousculant son père qui se trouvait sur son passage et disparut dans l'escalier.

Mais, ô malheur, cet acte de brutalité, que sa terreux excuse pourtant, eut un résultat terrible : Malococo pivota sur lui-même sous l'impulsion de la secousse, chancela et tomba à la renverse dans l'escalier... Il roula jusqu'au bas et fut relevé ne donnant plus signe de vie.

Cette catastrophe anéantit tous les projets de Léocadie, car le testament, si adroitement extorqué par elle, lui fut arraché violemment par le parricide involontaire et brûlé sous ses yeux. Il ne lui resta donc que sa pénurie et la nécessité d'un départ précipité, avec le sceau particulier du fonctionnaire pour seule fiche de consolation.

Revenue à Lyon, la jeune veuve réintégra le domicile maternel, avec l'intention d'y tendre de nouveau des amorces matrimoniales, tout en braconnant, en attendant, sur les vastes domaines de la débauche.

Mais le but vers lequel elle tendait était toujours une union dorée digne des ambitions de madame la chancelière Malococo, comme elle se faisait appeler par son entourage.

Un jour, elle crut avoir pris dans ses lacets un gibier de haute venaison dans la personne d'un vieil officier supérieur en retraite, lequel était pourvu d'un beau nom de terre et pouvait écarteler d'or et d'azur son écu armorial. Le comte de *** vint héberger ses titres nobiliaires et sa pauvreté chez la ci-devant portière, mère de Léocadie.

Il s'éprit des charmes réhaussés de la veuve, laquelle instrumenta chaudement en vue du mariage. Mais lorsqu'elle sut que le retraité n'avait que ses titres et son beau nom sans aucune fortune, elle éluda et ajourna l'échéance conjugale ; car le vieil officier pouvait vivre encore des années, et elle estima que la cohabitation légale avec lui pendant un temps trop long, eût été payer trop cher l'avantage de blasonner sa roture dégradée et l'honneur de se faire appeler madame la comtesse.

Mais la fortune aveugle la servit à souhait : le comte tomba grièvement malade, les médecins pronostiquèrent sa mort prochaine. Léocadie, jusqu'alors hésitante, pressa l'heure de l'hyménée... et quinze jours lui suffirent : elle fut comtesse !

Un mois plus tard, elle était veuve pour la deuxième fois.

En somme, les subtiles amorces lui avaient, d'un premier coup, acquis un sceau consulaire et le nom de dame pour plastonner son appellation de cocotte. Du deuxième coup, ces mêmes amorces lui conquièrent un titre de noblesse.

Mais il ne lui restait, hélas ! pour soutenir ce titre que ses ressources de courtisane. Elle en usa si astucieusement qu'elle réussit à éveiller les passions bestiales dans le cerveau d'un vieux Crésus moderne, loup cervier de la Bourse, qui mordit si bien à l'amorce qu'il descendit tous les échelons de la déconsidération morale, et sa décrépitude dépravée, qui touchait à l'hébétément, allait lui faire franchir le dernier en épousant l'amorceuse. Heureusement, sa mort épargna cette honte à sa famille, qui, néanmoins, fut dépouillée de la fortune de cet idiot, par une donation en faveur de Léocadie.

Aujourd'hui, madame la comtesse ***, qui est officiellement posée sur le turf des contrebandiers de considération, est en quête, cette fois, d'un mari pour de bon.

La dernière amorce qu'elle tend aux dégradés de l'honneur, ce sont les friperies d'une beauté avachie et 100,000 fr. de rentes dûment inscrites au Grand-Livre.

Avis aux amateurs !!!

ABEL LEFOUILLEUR.

glementaire d'existence pour concourir légalment.
1838. — CONCOURS DE DIJON. — 1er Prix exaequo (en premier) avec la Fanfare de Dijon.
1860. — Mise à l'avenir hors de concours, sur la demande des Sociétés rivales et du Jury.
(Une Médaille d'honneur est offerte par l'Empereur à la Société la plus méritante. Elle est décernée par acclamation à la Fanfare Lyonnaise.)
1860. — FESTIVAL DE PONT-DE-VAUX. — Médaille d'Or.
1861. — CONCOURS DE MACON. — Médaille d'honneur.
1862. — CONCOURS DE SAINT-ETIENNE. — Médaille d'honneur.
1863. — FESTIVAL DE NEUVILLE. — Médaille d'honneur.
1863. — GRAND CONCERT A GENÈVE, par la Société, au bénéfice des Polonais.
1864. — CONCOURS DE TRÉVOUX. — Médaille d'honneur.
1865. — CONCOURS DE VILLEFRANCHE. — Médaille d'honneur.

Insuccès :

Néant

A cette époque M. LUIGINI, qui vient d'être appelé au poste de premier chef d'orchestre du Grand-Théâtre Impérial de Lyon, donne sa démission de Directeur de la Fanfare; démission motivée par les exigences de son service au Théâtre.
La Direction de la Fanfare est offerte à M. Aimé GROS, qui l'accepte.

Succès :

1863. — CONCOURS DE SAINT-CHAMOND. — Médaille d'honneur.
1863. — GRAND CONCERT à Grenoble.
1866. — FESTIVAL DE SAINT-GENIS-LAVAL. — Médaille et Echarpe d'honneur.

Insuccès :

Néant

M. Aimé GROS donne en 1866 sa démission, et M. LUIGINI reprend la Direction.

Succès :

1867. — FESTIVAL D'OUILLINS. — Médaille offerte par l'Empereur.
1868. — CONCOURS DE GRENOBLE. — Couronne de vermeil.
1868. — GRAND CONCERT donné à Bourg par la Société au bénéfice des indigents.

Insuccès :

Néant

EXTRAITS DES ARCHIVES

En 1863, fondation du Cercle musical, rue Sainte-Catherine, 3. La Société écrit en tête de ses statuts que :

« Elle veut, par sa nouvelle organisation, développer l'art musical parmi les amateurs de la ville de Lyon, en préparant et exécutant tous les genres de musique sous la direction du chef le plus habile; en donnant des concerts, prêtant son concours aux diverses solennités musicales et artistiques, et en donnant, dans les salons du cercle, des soirées musicales, où peuvent se faire connaître tous les artistes de passage. »
« L'administration de la Société est renouvelée chaque année par le vote de tous les membres exécutants et honoraires »
« Les artistes Poètes, Musiciens, Journalistes, Littérateurs, et Présidents ou Directeurs des sociétés musicales font de droit partie du cercle et y jouissent des mêmes avantages que les membres honoraires et exécutants. »
« La société des Amis des Arts de Lyon, en témoignage d'estime et de reconnaissance pour les services à elle rendus, par la Fanfare Lyonnaise

lui a fait présent de sa bannière et d'une médaille commémorative.

Derniers renseignements.

La Fanfare Lyonnaise a versé dans les caisses de diverses œuvres de bienfaisance et des ouvriers sans travail de la ville de Lyon, la somme de 21 000 f. résultant des concerts et des quêtes faites aux messes de Sainte-Cécile.

A O

Prochainement la physiologie de l'Union chorale.

UNE RÉUNION PRIVÉE

Du temps que la jeunesse des bals enterrait l'avant-dernière soirée du carnaval à sauter follement, Paul Dumarest conviait une autre jeunesse, peut-être pas plus démocrate « mais moins frivole » à une réunion privée, Salle Bonfond aux Brotteaux, que Jules Favre devait honorer de sa présence.

N'entraîna pas qui voulait; le public aurait été trop abondant. Il fallait être rigoureusement muni d'une lettre d'invitation.

Je fus un des élus, et j'en suis tout orgueilleux.

J'avais vu bien des fois le portrait de notre illustre compatriote Jules Favre; je le reconnus de suite dans la foule, mais, non, sans le trouble étrange qu'on éprouve toujours devant les hommes de génie.

Il parla longuement sur les devoirs du citoyen.

Le timbre de sa voix sonore, retentissant dans la salle, a gravé dans ma mémoire les éloquentes paroles de son discours.

Je voudrais ici pouvoir en répéter quelques phrases; mais j'aborderais la question qui paye impôt!

Et à ce sujet j'ai longtemps réfléchi, me demandant pourquoi le gouvernement, à l'instar de la religion catholique, n'accorderait pas des indulgences partielles ou plénières.

Si l'on veut me permettre de relever seulement cinq des mots prononcés par Jules Favre, je crie dix fois de suite et à tue-tête: vive l'Empereur, vivent les ministres, vive tout ce que l'on voudra.

J'attends la réponse.

Q.

QUARTIER GÉNÉRAL

Bulletin de la Semaine

Sous ce titre: Roses et Chardons, notre collaborateur J. Lazare vient de publier un volume de chansons que tout le monde voudra connaître.

M. Lazare n'est pas un débutant; il a déjà mis au jour plusieurs ouvrages, entr'autres deux volumes de poésies: Les Rafales et les Noces bleues; puis les Chroniques et le Docteur Mor-dicus, en prose.

Sa dernière œuvre ne le cède en rien aux précédentes; tantôt, armé du fouet et de la satire, il flagelle — autant que le permet notre liberté

de la presse — les ridicules et les abus; tantôt, saisissant la corde humoristique et gaie, il rit franchement des misères humaines; rêveur et mélancolique dans les Etolles, il devient terrible dans Saturn; tous les genres se rencontrent dans ce volume; et enfin, ce qui ne nuit jamais, l'idée est toujours exprimée en un style facile et clair.

Q

Tout à fait grand genre! genre parisien! Et dites après que l'administration n'a pas soin de vous, ô Lyonnais. C'est décidé, parait-il; désormais, toutes les nouvelles rues seront ornées de macadam, comme dans la rue de la Barre.

Ça fait beaucoup de boue, ce n'est pas propre, mais c'est grand genre.

Vous allez me demander pourquoi c'est grand genre.

Naïfs! parbleu, parce que, pour quiconque n'a pas les moyens de se payer une voiture, le macadam est impraticable: donc très-aristocratique.

C'est ce que ne comprennent pas les propriétaires des immeubles de la susdite rue; ils ont l'audace de se plaindre et de prétendre qu'ils n'ont pas payé leurs terrains près de 500 fr. le mètre carré pour avoir des maisons inabordable.

A-t-on jamais vu ça? Heureusement, les plus intelligents ont proposé de faire une pétition au Préfet, et demandent seulement les fonds nécessaires à l'achat d'une paire de grenouilles, mâle et femelle, afin de ne pas laisser improductif les marécages qui crouissent sous leurs fenêtres.

Q

L'affaire de la Discussion a passé en appel lundi. M. Jules Favre a été aussi éloquent que de coutume. C'est égal, on trouve un drôle de public au palais les jours où plaide notre éloquent député; encore si ces gens avaient l'air de s'intéresser aux paroles de l'orateur, mais non, ils écoutent de préférence ce que disent leurs voisins. Après tout, si c'est leur goût.

La Cour, après avoir laissé parler M. Jules Favre et écouté M. le substitut Royé-Belliard, a tenu à ne pas prononcer la condamnation — j'allais dire le jugement — que le mercredi 24 février.

Q

Le dimanche, 14 mars, à midi, l'Association des anciens élèves du Lycée de Lyon tiendra son assemblée générale au palais Saint-Pierre. Cette société naissante (elle n'a que deux années d'existence), compte déjà sept cents membres environ, parmi lesquels on remarque des célébrités; MM. Jules Favre, de Laprade, puis M. Gustave Lambert, chef de l'expédition au pôle Nord, et — réservons les amis pour la fin — notre collaborateur et maître Tony Révillon.

Après l'assemblée générale, il y aura un banquet, naturellement:

Les bons enfants sont pas si fous De se quitter sans boire un coup.

Dit une vieille chanson qu'on devrait remettre à la mode; on ne la fera pas mentir en dépit du Carême, et de Monseigneur de Bonald.

A propos, la susdite association a, pour faciliter les relations entre les sociétaires, loué un local dans la rue de la Bourse, sur le même palier qu'un huissier.

Ça ne vous saisit pas?..

Q

Cette semaine, par extraordinaire, pas de bourde au Courrier de Lyon.

Espérons que ce journal rentrera incessamment dans son jeu.

Q

Mon collaborateur, Jacques Huret, néglige depuis quelque temps la société Hyacinthe et Brasseur.

Aussi n'a-t-il pas entendu ce fragment de conversation:

— Toi, qui connais les histoires de la garde dit Brasseur à Hyacinthe, sais-tu pourquoi, à la première rencontre, l'armée des Perses défit celle des Médés?

— Défit celle! crie Hyacinthe; tais-toi, ou ça finira mal.

— Hé bien! continue Brasseur, je veux l'instruire malgré toi: c'est que les Perses n'eurent pas affaire au moindre Mède sain.

Q

Dans un café: — Quel journal tiens-tu donc là? — Paris; le lis-tu? — Je ne lis avec plaisir que les articles de M. de Pène.

— Comme moi! on le dit avec raison: il n'y a pas de plaisir sans Pène.

Ernest CAPITAN.

ENLAIDISSEMENTS DE LYON

(CHOSSES ET GENS)

De même que l'on accommode le ciel à toutes sortes de sauces, le Courrier de Lyon trouve moyen de concilier et les intérêts de l'église et les intérêts de M. D'Herblay.

A propos de Séraphine il est toujours admis, dans cette feuille bénie par dessus toutes, que la pièce est mal charpentée, mais qu'elle aura un grand succès... de vogue parce que les inter-prètes suent sang... %

Le lecteur ne voit-il pas dans cette reticence, une lutte terrible entre le critique théâtral forcé de pondre tous les matins une ligne de réclame en faveur de la direction et le journaliste clérical qui craint de froisser celle (la ligne) du journal!...

Ah! si jamais un rédacteur du Courrier fait jouer une pièce à Lyon on peut prédire qu'elle fera suer, non seulement les acteurs, mais encore le public et que ce ne sera pas le bruit des braves qui transpirera... jusqu'à Rome!...

Q

Il n'est pas encore prouvé que M. Jouve soit en instance auprès du conseil municipal pour obtenir la pose d'un christ sur chacun des deux candélabres vichynois de la place Impériale; donc ceux qui ont affirmé que l'on pourvoit à cette dépense au moyen d'une Œuvre nouvelle, se sont avancés étourdiment.

Q

C'est le plus sérieusement du monde que j'émetts l'idée suivante.

On se rappelle sans doute la fréquentation suivie dont le baraquement qui existait il y a quelques mois encore sur la place de l'Impératrice était l'objet, et la perturbation grave que causa sa disparition presque subite dans les habitudes du quartier? Pourquoi ne placerait-on pas sur le rond-point du monument Danthon un élégant Watter-Clozet, pour hommes, femmes et enfants, à l'aspect grandiose, sévère et discret à la fois.

Cet établissement, aménagé de façon à satisfaire... toutes les demandes, serait un véritable bienfait, non-seulement pour la place, mais encore pour la ville si pauvre en création de ce genre et mériterait plus qu'aucune, la qualification « d'utilitaire agréable. »

Comparativement, la transformation coûterait peu... d'efforts et donnerait à la place de l'Impératrice une animation, un va-et-vient, un éclat auxquels elle ne peut prétendre dans les conditions actuelles.

Et, en définitive quoi de changé? Simplement le bouquet d'arbustes en un bouquet moins odoriférant peut-être, mais à coup sûr plus humanitaire.

Q

Et du monument devenu Danthon, que peut-on bien ajouter maintenant, si ce n'est qu'il est toujours l'objet de la tendresse et de la sollicitude de notre administration: on a renouvelé les gazons et on vient d'établir depuis peu un bouquet central produisant un effet aussi dénudé de feuillage que le piédestal du parc est encore dépourvu de toute espèce de statue.

Le dit bouquet est obtenu au moyen de six pieds d'arbres qui ressemblent furieusement à des perches attendant les cordes nécessaires à l'éteudage d'une lessive. Les cordes manquent, il est vrai, mais il n'est pas impossible que les commères du voisinage, profitant de l'idée, ne la mettent à exécution un de ces quatre matins.

D'ailleurs les lavoirs sont à côté.

Q

Capitan se plaint amèrement, à la troisième page du présent numéro, de la mauvaise qualité de notre boue municipale.

Si notre confrère Théodule, du Marseillais, était présent, il ne manquerait pas de s'écrier:

— Vous vous plaignez!... Mais Lyon ressemble au contraire à une immense serre!... car jamais grande ville n'a possédé une plus grande quantité de vase!...

O. B. I.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante dont l'insertion fera cesser une méprise accréditée jusqu'à ce jour à Lyon:

Citoyen,

En reproduisant mon article sur Glatigny dans votre vaillant journal, en me donnant une petite place parmi vos francs-tireurs, ces courageux champions de la libre pensée, vous m'avez honoré plus que je ne méritais et je vous en remercie sincèrement.

Dans les quelques lignes que vous avez placées en tête de mon article, se trouve une erreur que je vous demanderai la permission de rectifier. Vous avez confondu Albert Glatigny avec Charles Pradier. J'ai eu le plaisir de me trouver plusieurs fois avec Pradier, et j'ai l'honneur de compter Glatigny parmi mes meilleurs amis.

Je puis vous affirmer que le poète Albert Glatigny et l'improvisateur Pradier sont deux êtres parfaitement distincts, et que le premier est encore plus maigre que l'autre n'est gras.

D'ailleurs, qu'il joue la comédie, qu'il improvise, qu'il fasse du journalisme, ou des volumes de vers, Albert Glatigny signe toujours de son véritable nom. Une seule fois il a pris un pseudonyme révélé par Joliet dans un recueil publié chez Dentu en 1866.

— Dix minutes après, dit Khaireddin en reprenant le fil de son récit, je frappais à la porte de mon vieil ami chef de la police et nous allions ensemble chez le général. Une heure plus tard, les portes étaient fermées, les postes doublés, je recevais pleins pouvoirs, et, au coucher du soleil, tous les conspirateurs étaient dans les cachots de la cashba. Quand je dis tous, ajouta Khaireddin en s'assombrissant, je me trompe; Moussa le frère de Fadha m'échappa malheureusement, car le lendemain on trouva dans le ravin un sac rouge de sang, qui renfermait le corps mutilé de ma pauvre petite amie...

Il resta un moment, la tête basse, aspirant coup sur coup des bouffées de fumée.

— Si jamais le juif maudit tombe aux mains de Khaireddin, dit-il, en frappant violemment sur la table, son procès ne sera pas long à instruire... Bon! voilà que je retourne à mes humeurs noires. Donne-nous à boire, oussif (nègre) et soyons gai!... Pour en finir avec ma longue et ennuyeuse histoire, je te dirai que quelques jours après, j'étais nommé chef de la police à la place de mon vieil ami qui se démettait de ses fonctions en ma faveur. Je recevais en même temps du gouvernement, à titre de récompense, une importante concession de terrains. Les honneurs et la fortune pleuvaient sur ton serviteur. Allons déjeuner!...

— Je n'ai plus faim, dis-je en songeant à Fadha. EUGÈNE RAZOUA.

FIN.

Feuilleton de l'Avant-Garde.

SOUVENIRS D'UN SPAHI

KHAIREDDIN CHAOUH

III (Suite).

— Eh bien! il n'en fut pas de même ici. Un soir que mon protecteur m'avait, pour la centième fois, tenu le même discours, je sortis, fort mélancolique, du café où je venais tous les soirs, faire sa partie d'échecs. En chemin, je pensais que je n'avais pas été voir, depuis huit jours, une petite juive de ma connaissance qui, seule, était capable de dissiper mon humeur noire, et je me dirigeai vers sa maison. On la nommait Fadha...

Ris tant que tu voudras, dit Khaireddin en riant lui-même. C'est ainsi: quoique barboucha (grêlé) et Bou Kerech (Père du ventre), Khaireddin est aimé des femmes pour sa gaieté.

J'étais attendu, et pourtant, quand j'arrivai, je trouvai Fadha triste, elle qui d'ordinaire remplissait la maison de ses éclats de rire. J'étais tombé sur un jour noir. Sa santé était bonne; il ne lui était rien arrivé de fâcheux. Elle était triste, parce qu'elle avait fait un mauvais rêve la nuit précé-

dente; elle avait rêvé, me dit-elle, que son frère Moussa (Moïse), la traînait par les cheveux et la précipitait dans le ravin qui entoure la ville. J'eus beau vouloir lui prouver que le rêve n'avait aucune influence sur la vie réelle, peine perdue! Mes raisonnements échouèrent devant sa tristesse. Je tirais mes capuchons sur mon visage et je m'appretais à dormir, quand tout à coup Fadha, qui ne m'interrogeait jamais, m'adressa d'une voix ferme cette étrange question:

— Khaireddin, me dit-elle, es-tu bon musulman?

Je restai quelques secondes muet d'étonnement.

— A quel propos me demandes-tu cela? dis-je enfin.

— Réponds.

Je rejetai mes capuchons en arrière, et lui prenant les mains, je la regardais bien en face.

Elle était pâle, agitée.

— Il se passe en toi quelque chose d'extraordinaire, Fadha, lui dis-je.

Elle éclata en sanglots: — Réponds-moi, répéta-t-elle, es-tu bon musulman?

— Autant qu'un autre.

— Aimes-tu les Roumis?

— Ils sont les maîtres, je les sers.

— Mais si les musulmans chassaient les Roumis, tu préférerais leur service?

— Naturellement.

Je ne la quittais pas des yeux et me creusais

la tête pour savoir où elle voulait en venir. Je pressentais, sous tous ces préambules, quelque chose de grave.

— Eh bien? alors, promets-moi de quitter Constantine demain matin au lever du soleil, et d'aller passer huit jours chez ton ami Embark, le caïd de l'Oued-Zéghi.

— Mais pourquoi veux-tu que je quitte Constantine?

Elle garda le silence; un violent combat semblait se livrer en elle. Tout d'un coup, elle se leva et revint avec un grand livre couvert en chagrin noir et fermé par des agrafes d'argent.

— Ce livre est pour les fils d'Israël le livre de vérité, dit-elle à haute voix. d'un ton solennel; c'est le livre que le prophète Mohamed, qui siège dans sa gloire aux pieds d'Allah, entre les saints prophètes Moussa (Moïse) et Aïssa (Jésus), a légué aux croyants. Jamais musulman n'a violé un serment prêté sur ce livre. Juro dessus, Khaireddin, que tu ne révéleras à âme qui vive ce que je vais te dire, et jure en même temps que, quoi qu'il en soit, tu quitteras Constantine au point du jour.

— Tu connais assez mes opinions, continua Khaireddin en clignant des yeux, pour que tu ne doutes pas, intrigué et inquiet comme je l'étais, qu'un serment sur le Coran ou sur autre chose pût me coûter beaucoup. Je prêtai donc serment avec une grande sérénité, tous les serments exigés par Fadha. Elle me raconta alors qu'une vaste

conspiration était ourdie contre les Français. Cette conspiration devait éclater dans la nuit du lendemain.

Le plan était très-simple. Constantine était en ce moment, à peu près dépourvue de troupes, par une expédition; on devait attirer, par l'incendie du parc à fourrages, la petite garnison hors des murs. Les postes seraient alors assaillis, les portes de la ville fermées, le massacre commencerait; se serait le signal attendu par tous les conspirateurs de la province pour courir sur les Français et proclamer la guerre sainte. Fadha tenait tous ces détails de son frère Moussa — un des plus ardents conspirateurs — qui n'avait rien de caché pour elle. Noms des conjurés, lieux de réunion, dépôts d'armes, mots de passe, mots d'ordre, rien ne fut oublié. Je remerciai vivement Fadha de l'immense service qu'elle me rendait; je devais être un des premiers sacrifiés. Puis, n'étant pas à Constantine, je pouvais attendre les événements et me ranger du côté, lui disais-je, du vainqueur. Nous nous entretenmes longtemps de l'avenir, maudissant les Roumis et appelant tous les malheurs sur leurs têtes exécrées. L'heure nous surpris dans cet entretien intéressant. — Adieu, Fadha, dis-je à ma juive, je vais faire seller mon cheval, j'aurai quitté la ville dans une heure!...

Khaireddin mettait du chanvre dans sa pipe, et le négrier du café arrivait avec un charbon au bout de sa pince. Un moment de silence suivit.

Vous m'annoncez comme l'un de vos futurs collaborateurs ! Vous avez cru, sans doute, qu'une autre personnalité que la mienne se cachait sous le nom de l'ami Jacques. — Encore une erreur ! dont je profiterai néanmoins pour vous adresser quelques articles de temps en temps sur nos choses et nos gens.

Merci et salut fraternel,
L'ami JACQUES,

Le *Méphisto* est atteint depuis quinze jours d'une maladie dont il pourra bien mourir si l'Enfer ne s'en mêle.

A M. le Gérant de l'Avant-Garde

MONSIEUR

Veuillez, par la publication même de ces quelques mots, faire connaître aux lecteurs de l'Avant-garde que j'ai quitté ce journal complètement et définitivement.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

DENIS BRACK.

Lyon, le 23 Février 69.

NOTES DE L'AVANT-GARDE

Chaque ville a sa manie. Montélimard fait des nougats, Dijon fait de la moutarde et Paris des dupes. Dans son genre, Lyon n'est point dépourvue d'une certaine originalité. On y rencontre même quelques occasions de rire et de rire à gorge déployée.

Ainsi, j'ai lu dernièrement que certaines dames recevaient tous les vendredis de carnaval la société la plus choisie de la ville. Jusque là rien d'extraordinaire mais ce qui m'a ému jusqu'aux larmes c'est en lisant que ces mêmes dames, qui ne faisaient circuler des sirops et des babas, offraient à leurs invités, la douzième heure sonnée, des quantités innombrables de sandwiches et de petits pâtés à la viande.

Cette façon de céder aux exigences des estomacs tout en sauvegardant les intérêts du ciel me semble admirable. C'est du Loyola tout pur. Si jamais saint Thomas d'Aquin revient passer quelques jours parmi nous, je le supplie d'ajouter un nouveau chapitre à la *Somme*. Il pourrait l'intituler. « Un » vendredi, l'aiguille étant placée sur » minuit, peut-on manger un petit pâté à » la viande ou doit-on se contenter de » dévorer un gâteau aux pommes ? »

Que les dames de Lyon permettent à un farouche misanthrope de mêler quelque amertume à leur joie.

En ne servant de la viande qu'à minuit, ces pieuses personnes s'imaginent faire leur salut et contenter leurs invités. Certainement, elles ont raison, mais ne pourrait-il pas arriver par exemple que la pendule étant mal réglée, elles fissent circuler des petits pâtés quelques minutes trop tôt. Qu'advierait-il donc dans le cas où cette hypothèse se réaliserait ? Je laisse aux dames de Lyon le soin d'envisager les effroyables conséquences que pourrait entraîner après lui un coucou avançant de quelques minutes.

Eh quoi, par la faute d'un horloger, par la négligence d'un domestique ces dames pourraient être damnées ? Que dis-je, damnées elles seraient donc civilement responsables du péché mortel commis par plus de soixante personnes. Cette pensée vous glace d'effroi.

Voyez-vous d'ici l'une de ces dames paraissant à la porte du ciel ; la conversation suivante ne manquerait pas de s'engager entre elle et notre collaborateur saint Pierre :

La dame : Pan, pan.

Saint Pierre : Qui va là ?

La dame : C'est moi.

Saint Pierre : Qui... vous ?

La dame : Madame X., de Lyon.

Saint Pierre (*ouvrant*) : Que voulez-vous ?

La dame : Un fauteuil d'orchestre pour le Paradis.

Saint Pierre : Les dames ne sont pas admises à l'orchestre, du reste nous n'avons plus que des strapontins.

La dame : Donnez-moi une loge.

Saint Pierre : Une loge... une loge... d'abord êtes-vous sur ma liste... (*consultant la liste*) X... X... X... de Lyon... je ne vois pas ce nom-là.

La dame (*effrayée*) : Comment... mais monsieur, je recevais mon curé trois fois par semaine à dîner.

Saint Pierre : C'est bien possible mais... (*subitement*) Attendez... vous êtes dites-vous madame X., de Lyon.

La dame (*fébrilement*) : Eh bien...

Saint Pierre (*brusquement*) : Quelle heure avez-vous ?

La dame (*sans comprendre consultant sa montre*) : Midi un quart.

Saint Pierre (*consultant la sienne*) : Vous avancez de huit minutes. Tout s'explique. Vendredi passé vous avez reçu dans vos salons et à minuit moins cinq on a servi des petits pâtés à la viande ; f... moi la paix. Vous avez pour quatorze-cent-soixante-quinze ans de purgatoire.

GEORGES PETIT.

AUX SPIRITES

Le journal « *Le Spiritisme à Lyon* » s'est ému, parait-il, de notre article l'*Envers du Surnaturel*, (1) et il nous consacre dans son dernier numéro une longue réponse qui ne répond à rien.

Ne voulant point éterniser le débat, nous n'ajouterons que quelques lignes à cette polémique.

L'auteur anonyme de cette réponse, M. X..., ne dément pas nos assertions. Nous avons dévoilé quelques-uns des trucs, grâce auxquels les spirites accomplissent des miracles. A cela, il répond que nous parlons d'une science que nous ne connaissons pas. Ce que nous avançons n'en reste pas moins acquis.

Plus loin, M. X... compare les évolutions des tables tournantes aux découvertes scientifiques des Newton, des Franklin et des Papin, — comparaison absolument fautive. — Ces savants ont découvert les résultats naturels de certaines combinaisons également naturelles. Les spirites, au contraire, rapportant tout aux esprits, ont des prétentions au surnaturel, ce qui n'est pas une science.

Enfin, pour le bouquet, notre honorable adversaire nous accuse d'avoir fait, en écrivant cet article, cause commune avec les Jésuites qui, les premiers, ont attaqué le spiritisme. Cette accusation serait bien grosse si elle ne tombait d'elle-même devant son injustice.

Je comprends que les Jésuites attaquent le spiritisme, mais pour des raisons diamétralement opposées aux nôtres. — L'Eglise permet de croire aux miracles, mais seulement quand ils émanent de Dieu et se produisent par l'intermédiaire d'un saint ou d'un élu ; or, les polkas des tables spirites n'ayant rien de bien orthodoxe, il est du devoir des Jésuites de les réfuter.

Nous les nions, nous, non pas parce qu'elles ne sont point orthodoxes, mais parce que nous nions le surnaturel ; parce que nous nions la participation des esprits dans les pratiques spirites ; parce que la présence d'esprits ne saurait nous être démontrée naturellement ; en un mot, parce que ces croyances sont contraires à nos convictions.

MARIUS GÉRARD.

(1) Voir l'Avant-Garde du 7 février.



A TRAVERS LE SALON

(Troisième article.)

Pour répondre à l'observation qui nous a été faite de ne pas étendre assez nos appréciations artistiques, nous dirons qu'écrivant dans une feuille hebdomadaire dont le format est restreint, il ne nous est pas possible de donner autre chose que l'extrait de notre pensée. Si nous voulons nommer tous les tableaux dignes de mention, il faut que nous nous privions du plaisir de découvrir un roman dans chacun d'eux. Que ceux qui veulent des poèmes, et non des appréciations, s'adressent à M. Jouve : c'est le maître du genre.

Il est, chez nos jeunes artistes, une tendance contre laquelle la critique doit s'élever : nous voulons parler de cette espèce d'engouement à copier, à chaque nouveau Salon, les toiles ou les genres

à succès du précédent. Ainsi, M. Chenu a remis à la mode les *Effets de neige* ; depuis, tous les ans, nous en avons de quoi couvrir la ville entière ; M. Girardon a créé une manière qui plaît généralement, déjà MM. Rozier et Valentin essaient de lui surprendre son procédé ; on se rappelle encore le magnifique paysage que Breton exposa, il y a 2 ans (*Avant l'orage*), et dont il fut tant parlé, examinez la toile de M. Castan qui porte le n° 182, et dites si ce n'en est pas la reproduction presque servile. On ne saurait trop le répéter, pour un artiste, quel qu'il soit, la personnalité est la première condition pour arriver à la renommée.

A part un Breton qu'il suffit de nommer pour en faire l'éloge, on peut affirmer que les paysagistes lyonnais ont, cette année, une incontestable supériorité sur leurs voisins.

Nous remarquons d'abord M. Appian (un lauréat de l'Exposition universelle), avec cinq ou six tableaux, dont un très-bon : *les Bords du Furan* (9), et deux fusains d'une exécution étonnante comme toujours.

Nous sommes heureux de constater que, toutes les années, M. Bail s'affirme davantage dans l'estime des connaisseurs. Ce peintre abandonne peu à peu les cuisines à chaudrons, où cependant il excellait, pour les paysages rustiques, genre dans lequel il réussit non moins bien. Nous citerons un intérieur de cour, où on retrouve toutes les qualités de l'observateur et du coloriste. Pourtant, nous reprocherons à M. Bail de trop négliger ses fuyants. Son tableau, *Une ferme à Izéron*, serait parfait, si cet arbre était moins vil, vu son éloignement, et cette montagne rendue plus à son plan. Quelques légers glacis et ces deux défauts disparaîtraient.

Rarement nous avons vu de M. Girardon une peinture plus étincelante que sa *Vue des Martigues* (369), et, si ce n'était ce maudit bleu de cobalt qui fatigue la vue, nous placerions d'emblée cette toile comme la meilleure que l'auteur ait exposée jusqu'à ce jour.

M. Chenu ne nous a donné qu'un tableau : *Un effet de neige*! (200). Parbleu ! Beaucoup de vérité, une étude rigoureuse des ombres, un faire très-habile, un sujet très-heureux, une couleur extraordinaire, mais enfin... encore et toujours un effet de neige !... La reproduction, même très-exacte, du blanc manteau de la nature, n'est cependant pas le dernier échelon de l'art, et il nous semble qu'un artiste de la valeur de M. Chenu doit viser plus haut.

Autre peinture à système, mais avec la réussite en moins.

M. Bellet du Poisat veut faire étrange, et n'arrive juste qu'à produire bizarre. A voir ces paysages à l'aspect morne, aride, désolé ou sauvage, le visiteur, songeant à l'artiste, se dit : « Pauvre garçon ! comme il doit souffrir ! » et le visiteur a tort, car M. Bellet du Poisat peint sombre, non pas parce qu'il voit ou sent ainsi, — ce qui serait une excuse, — mais simplement pour avoir un genre à lui.

Nous ne goûtons pas du tout ce *Canal de Bouc* par un temps de mistral ; c'est ce que l'on voudra, excepté vrai.

M. Bellet du Poisat, il y a quelques années, a fait de fort belles choses. Mais les temps ont changé !

M. Georges Duseigneur nous a envoyé trois toiles, dont une fort remarquable : *le Signal* (Haute-Egypte) (303).

Une couleur sobre et vraie, un sentiment exquis et une étude approfondie du pays, recommandent ce tableau à l'attention des amateurs.

Dans une dernière Causerie, nous passerons en revue les fleurs, les natures mortes et les dessins.

Jules FRANTZ.

REVUE ANECDOTIQUE

DE LA PRESSE DÉPARTEMENTALE

Aux dernières courses de Porche-Fontaine, les sportmen ont été tout surpris de se voir précédés d'une collection de sergents de ville ; ces derniers étaient venus là pour s'opposer, le cas échéant, au rétablissement des poules.

C'est à monsieur Piétri que revenait d'office Le grand prix. (Jockey-Club, honte à tes beaux Ses agents de police [coursiers] ! Sont arrivés premiers !

(Le Havrais.)

Les capitaines de la garde mobile ne sont pas contents : ils trouvent leur uniforme trop étriqué et réclament au ministère de la guerre une tunique moins collante.

Vous avez raison, capitaine ; Dans votre uniforme actuel On a pour bouger mille peines... Avis au maréchal Niel, Son Excellence est fort habile ; Mais Elle ne saurait nier Que pour être un garde mobile Il faut pouvoir se remuer. (Id.)

Les feuilles Suisse s'égaient toujours beaucoup de la balourdise Baloureau. La *Scène* dit en forme de péroraison : « ... le Progrès peut donner la main au *Salut Public* qui, un jour, nous annonçait que le pont de Carouge, qui est construit en pierres, avait été détruit par les flammes ! »

Voyez-vous le Progrès donnant la main au *Salut Public*...

Comme cette douce *Décentralisation*, quel est donc son but en faisant suivre la note constatant le succès du bal de l'hôtel de ville des trois étranges lignes que voici :

« Les danses ont été exécutées selon l'ordre que le Progrès, BIEN INFORMÉ EN CES MATIÈRES, avait annoncé la veille. »

!... Povero Progrès ! Vous verrez qu'un jour la *Décentralisation* affirmera que Lucien Jantet cire les bottes et époussette les meubles de M. le sénateur !

Marseille a le monopole des bons journaux. Dans cette bienheureuse ville, il est assurément plus difficile de trouver une feuille mal rédigée qu'un canard médiocre... à Lyon.

Je souhaite la bienvenue au *Marseillais*, et je lui emprunte un trait :

— Ma plume est fort goûtée — disait un journaliste — et c'est justice. D'abord elle n'est pas plagiaire : c'est vraiment ma plume à moi... — J'ai deviné, pardieu ! Votre plume est une plume d'oie !

La *Navette* fait la chasse aux coquilles. La suivante a été cueillie dans le *Siècle* :

« La Prévoyante. — Service militaire. — Classe 1868. — Désertion garantie. »

Un mot dans le *Mouvement* :

« Le prince de Galles vient de se faire recevoir ranc-maçon — Maçonnerie anglaise. — Pas solide. — Pour les lecteurs de l'Union ou de la Gazette du Midi : EN GLAISE !... » (pardon).

Dans un restaurant ; le garçon récite pour la dixième fois le menu du jour à un consommateur. Celui-ci impatient :

— Allons, garçon !... donnez-nous un peu de répit. Le garçon s'éloigne mais revient presque aussitôt :

— Il n'en reste plus, messieurs. (Scène ?...)

Les tracasseries dont le *Gaulois*, de Bordeaux, est victime, ne l'empêchent pas de mordre :

« Le préfet de police de la Seine a fait afficher

dans Paris un arrêté pour régler les plaisirs du carnaval.

« Une mesure de ce genre eût été inutile à Bordeaux. »

Et à Lyon donc !

Je termine par une nouvelle empruntée au *Globe*, de Paris :

M. Jérôme, peintre, vient de recevoir du roi de Prusse la décoration de l'Aigle-Rouge de troisième classe.

En voilà au moins un qui n'aura pas travaillé inutilement pour le roi de Prusse.

Calino est marié depuis dix ans et n'a pas encore le plus léger espoir d'être père.

Un ami l'interroge discrètement à ce sujet.

— Oh ! fit Calino, je crois que la stérilité est héréditaire dans la famille de ma femme...

JULES FRANTZ.

ÉCHOS DE COULISSES

La véritable nouvelle de la semaine, c'est la prise en possession, par M. Lamy, de la salle des Variétés pour trois ans, au moins.

M. Herblay a la jannisse. Songez donc ! de tous les directeurs qui ont exploité ou plutôt qui ont été exploités par le coquet théâtre des Brotteaux, M. Lamy est le seul qui ait réussi à faire chambrée comble à chaque représentation.

M. Lamy vient à Lyon avec une excellente troupe.

On annonce au Grand-Théâtre de Marseille la reprise du *Postillon de Lonjumeau*, pour les débuts de M. Barrielle.

Ce n'est pas le glacier de la place Bellecour qui succède, la saison prochaine, à M. Méric, mais bien un véritable baryton venant de Bordeaux.

Son nom est Monnier, et voilà l'erreur expliquée.

Mlle Baretta, ainsi que M. Dulaurens, sont toujours libres d'engagement. Allons, Monsieur Herblay, un bon mouvement !

Il faut rengager Mlle Gourdon. Il ne faut pas la rengager. « Nous allons au théâtre, disent les uns, pour nous récréer et non pour avoir, durant toute une soirée, la vue affectée par les efforts pénibles d'une femme hydroptique. »

D'autres : « Mlle Gourdon est au Grand-Théâtre depuis environ douze ans, et depuis douze ans cette vaillante artiste, justement aimée et estimée de ses camarades, n'a cessé de tenir honorablement et consciencieusement son emploi, malgré les progrès et les souffrances d'une maladie cruelle. »

Donc, en reconnaissance des services rendus, le public lyonnais fera preuve de cœur en fermant les yeux sur quelques irrégularités physiques, sachant surtout que Mlle Gourdon, refusée à Lyon, ne peut se représenter nulle part.

Il est bon parfois d'initier le spectateur aux mystères des coulisses, et, s'il assistait aux drames qui s'y déroulent souvent, il serait, en maintes occasions, plus circonspect dans l'exercice de ce qu'il appelle son droit.

Samedi dernier, je confessais mon ignorance à l'endroit de Mlle Derrasse ; voici ce que je lis dans la *Revue et Gazette des Théâtres*.

Ce journal fait une inspection générale des principaux artistes de l'Opéra-Comique et termine en disant :

« Pourquoi faut-il qu'à côté de ces excellents artistes, il s'en trouve d'autres qui jettent toujours quelque froid sur l'ouvrage dans lequel ils ont à paraître ? Mlle Cico, par exemple, dont la marmoréenne beauté attend encore son Pygmalion, et Mlle Derrasse qui, heureusement, quitte Paris pour Lyon. »

UN SIMPLE PORTANT.

CORRESPONDANCE

DE MILLE. A. G. — Continuez le genre d'articles insérés dans le dernier numéro sous le titre de *Lyon à vol d'oiseau*.

UN EX-ORPHEONISTE. — Allons donc !... Continuez votre chasse aux renseignements.

LONGVILLE. — Des traits réussis mais pas suffisamment actuels. *L'Avant-Garde* songe à publier, de temps en temps, des illustrations. Faites une parodie du grand *Faust* avec croquis dans le texte. Il y a là une idée.

B. N. — Nous avons lu vos vers, monsieur, il y en a de bons et c'est heureux pour les autres.

O. B. I. — Que penseriez-vous d'une nouvelle cavalcade ? — Continuez vos Enlaidissements.

UN ANONNÉ. — *L'Avant-Garde* ne peut et ne veut servir les haines de personne. Vos renseignements sur le répertoire pourront être utilisés, quant aux autres, ils sont pour nous « lettre » morte.

Mlle **. — Dans le cas où cela arriverait à nos oreilles, nous rééditerions, avec la signature, toutes les copies que nous possédons de ce valet — moins la calomnie — et malheureusement elle pullule. Oui ! lâche à la vingtième puissance.

Le Gérant : J.-N. CLERC.

Lyon, Imprimerie JEYVAÏ & BOURGEOIS, rue Mercière, 92.